

lèvent peu à peu la foi religieuse, pour les vouer au culte égoïste du veau d'or. Il se plaignait des progrès de l'industrie en Sardaigne, le pauvre homme ! hélas ! qu'aurait-il dit, s'il l'avait vue en France, cette horrible industrie, étendre en tous lieux ses réseaux de moellons et de fer, rôder autour des vallées ombreuses et des bosquets enchantés, traînant après elle un grand bruit de ferrailles et de vapeur ; éventrant les prairies, abattant les forêts, pour édifier des murailles de briques noires , des usines mugissantes et des cheminées gigantesques, d'où s'échappent sans cesse d'épais tourbillons de fumée. Mais, à ses yeux, la cause la plus influente de la désorganisation future, c'étaient les livres ; ces pauvres livres, les esclaves très-fidèles et très-humbles des mœurs, dont on les accuse d'être les corrupteurs et les maîtres. Nos auteurs modernes, qu'il connaissait à peine, étaient pour lui les objets d'une haine particulière. Il les accusait d'avoir soufflé, les premiers, cet esprit de révolte contre les idées consacrées, et d'avoir démoralisé la jeunesse. Vous l'eussiez pris pour un membre de l'une de nos académies, à voir sa généreuse indignation contre cette littérature indépendante et sans principes.

Et vraiment l'accusation, me direz-vous peut-être, ne manque pas de justesse ; l'armée des littérateurs et des artistes est une armée indisciplinée, sans chef et sans drapeau, et dont chaque soldat se hâte, par un chemin différent, vers un but incertain.—D'abord, cher ami, en fait de principes philosophiques ou littéraires, nous en avons tant vu passer, repasser et trépasser, que le scepticisme est chose justifiable aujourd'hui. Il n'y a plus de principes reconnus, plus de théories universellement acceptées, et c'est précisément cette variété de systèmes, cette diversité d'opinions et d'écoles, qui rendent plus certaines les chances d'atteindre une des faces multiples du beau. Au reste, le digne homme était